

Aujourd'hui en France - Edition principale vendredi 14 février 2025 – Juliette Pousson – Bertrand Métayer

Des parents de plus en plus inquiets avec la flambée de violence

Après les meurtres de Louise et Elias et plusieurs agressions aux abords d'établissements scolaires, une peur instinctive refait surface. Entre angoisse et relativisation, ils font face comme ils peuvent.

Six minutes. C'est le temps que mettent les filles de Céline pour rejoindre le domicile familial à pied depuis leur collège à Calais (Pas-de-Calais). Si, au-delà de ce laps de temps, elles ne sont pas rentrées, la mère de famille les appelle sur leur portable ou les retrouve directement sur le trajet. Le matin, elle les conduit elle-même jusqu'aux grilles de l'établissement. Un système un « peu extrême », reconnaît l'autoentrepreneuse de 38 ans, mis en place il y a deux ans, après le meurtre de Lola, tuée sauvagement à Paris alors qu'elle rentrait du collège.

L'histoire s'est répétée la semaine dernière, le 7 février. Ce jour-là, Louise, 11 ans, est poignardée à mort après avoir disparu à la sortie de son collège en Essonne. Pour Céline, c'est le drame de trop. « Lola et Louise sont les filles de chaque famille, chaque parent ne peut que se dire que ça aurait pu lui arriver. » La trentenaire, qui se décrit comme une personne très anxieuse, va durcir son système. À compter de la rentrée fin février, le père ou la mère raccompagnera les deux élèves de 6 e et 4 e à la fin des cours. Seule dérogation possible : quand les collégiennes rentreront en groupe.

Le meurtre de Louise a réactivé chez beaucoup de parents une peur inévitable, celle qu'un malheur similaire touche leur progéniture et endeuille leur famille. Le drame survient en outre sur fond d'un climat scolaire marqué depuis plusieurs mois par une série d'agressions violentes aux abords de collèges ou lycées. Il s'inscrit aussi dans un contexte de banalisation du port de l'arme blanche chez les jeunes, selon les autorités.

C'est au moyen d'un couteau qu'Owen L., 23 ans, principal suspect du meurtre de Louise, aurait tué la collégienne. C'est encore avec une arme blanche qu'un mineur a poignardé mortellement Elias, 14 ans, fin janvier (lire pages 2-3).

« Si elle oublie, j'ai tout de suite super peur ! »

Ce jeudi midi, à la sortie du collège Robespierre à Épinay-sur-Seine (Seine-Saint-Denis), Meriam attend sa fille scolarisée en 6 e. La quadragénaire viendrait chaque jour si son emploi du temps le lui permettait. « Je crains qu'elle ne fasse une mauvaise rencontre. On est assez effrayé par tout ce qu'il se passe », souffle la mère de famille. Sa fille met un quart d'heure à rejoindre la maison à pied. Quand Meriam n'est pas là pour la récupérer, elle a pour consigne de rentrer « entre copines » et d'appeler dès son arrivée. « Si elle oublie, j'ai tout de suite super peur ! »

Pour se rassurer, de plus en plus de parents équipent aussi leurs enfants d'un traceur. « La plupart du temps, ce sont pour des préados, quand ils commencent à aller à l'école tout seuls », nous expliquait mercredi un vendeur à la Fnac du Forum des Halles, à Paris (1^{er}). Meriam, elle, a décidé d'arrêter de suivre sa fille sur son téléphone, jugeant l'outil contre-productif, car « pas assez fiable ». « Ça m'effrayait encore plus ! »

« Les parents sont de plus en plus prudents, dans une société dont on ne maîtrise pas l'évolution », constate Thierry Delcourt, pédopsychiatre à Reims, qui explique ce phénomène par « une banalisation de la violence » et « l'hyper-médiatisation » des faits divers. « La violence a toujours existé, en témoigne l'histoire du Petit Chaperon rouge, mais on en observe une accélération ces dernières années, partout dans le monde. Cela peut générer beaucoup d'émotivité et rendre les personnes à fleur de peau », développe le praticien.

Pour autant, devant les collèges, les parents angoissés ne semblent pas légion. Bruno Bobkiewicz, secrétaire général du SNPDEN-Unsa, premier syndicat des chefs d'établissement, évoque « un phénomène marginal ». « Nous n'avons

pas eu d'écho particulier sur ce sujet. » Pas de changement non plus ces dernières semaines devant ce collège de l'académie de Lille. « Mais nous avons vu des parents venir plus nombreux après l'attentat au lycée d'Arras, dans la même académie, (qui a coûté la vie au professeur de lettre Dominique Bernard) », précise toutefois le principal.

« Ne pas les fliquer en permanence »

Comme beaucoup de parents, Clémence, 43 ans, mère de deux filles en 5 e et 3 e scolarisées à Bourges (Cher), a choisi de relativiser. « Évidemment, il y a toujours une crainte, mais on n'a pas vraiment d'autres choix que d'apprendre l'autonomie à nos enfants, surtout à partir du collège, concède la professeure des écoles. Il faut être vigilant, sans tomber dans la psychose. Si on a tout le temps peur qu'il leur arrive quelque chose, cela devient invivable ! De la même façon que je n'ai pas peur que mon mari prenne sa voiture chaque jour, je n'imagine pas le pire pour mes filles. Je les mets en garde, je leur fais confiance, mais je ne veux pas flipper ou les fliquer en permanence. »

Même position du côté de la Fédération des conseils de parents d'élèves (FCPE). « Des dizaines de milliers d'enfants prennent chaque jour le bus, le métro, le vélo ou vont à pied dans leurs établissements scolaires de proximité sans qu'un drame ne survienne », rappelle son vice-président, Grégoire Ensel.

Comment apaiser les plus inquiets ? « Il faut avoir un échange avec l'enfant, identifier ensemble les lieux où il peut trouver de l'aide sur son trajet, lui apprendre les réflexes à avoir en cas de sentiment d'insécurité et ne pas hésiter à en reparler en cours d'année », avance le parent d'élève. « Il faudrait aussi s'interroger sur le rôle social de chacun, ajoute le pédopsychiatre Thierry Delcourt. Est-ce que vous veillez bien à ce que vos enfants n'exposent pas non plus les autres à la violence ? »

COPYRIGHT AUJOURD'HUI EN FRANCE